

RAPPELEZ-VOUS
VOTRE VIE
EFFRONTÉE

DE LA MÊME AUTRICE

Apaiser nos tempêtes, Phébus, 2021 ; Libretto, 2023

Dans la forêt, Gallmeister, 2017

www.editionsphebus.fr

Titre original : *Still Time*

© 2015, Jean Hegland

Titre français :

© Éditions Gallimard

William Shakespeare, « La Célèbre Histoire
de la vie du roi Henri VIII »,
traduit par Jean-Pierre Richard,
in *Histoires*, Bibliothèque de la Pléiade

Pour la traduction française :

© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7529-1247-3

JEAN HEGLAND

RAPPELEZ-VOUS
VOTRE VIE
EFFRONTÉE

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
NATHALIE BRU

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

À la mémoire de John Heminge et Henry Condell :
Lisez-le donc, encore et encore lisez-le.

JOHN SENT LA TRISTESSE DE SALLY dès qu'il entre dans la pièce.

Elle est assise sur le canapé près de la fenêtre, la tête inclinée de côté et les pieds ramenés sous elle, plus jeune que femme dans la soixantaine. Un regard sur ses épaules voûtées et sur ses traits tirés lui suffit cependant pour savoir que dans aucun recoin de sa mémoire il n'a gardé trace de l'avoir vue si mélancolique.

Choqué par cette vision d'une douleur si secrète qu'il pourrait jurer n'en avoir jamais soupçonné l'existence, il s'interrompt sur le seuil pour contempler sa femme. À l'horizon, par-delà les collines verdoyantes, un coucher de soleil s'annonce, amoncellement glorieux de nuages couleur safran, corail et œillet rose. La lumière rosit la peau de ses mains solides et l'argent de ses cheveux, mais Sally se tient là, immobile, comme taillée dans le marbre, seule et abattue.

– Ma douce, s'étrangle John. Mon amour.

Il traverse la pièce d'un pas boitillant, aussi vite que sa hanche l'y autorise, et vient s'asseoir auprès d'elle.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il en lui prenant la main, avant d'ajouter, taquin : Quel traître t'aura desservi ?

– Oh, John, sourit-elle, reconnaissante, avant de s'enfoncer à nouveau si longtemps dans sa détresse que le soleil s'est déjà posé sur l'horizon lorsqu'elle murmure : Il faut qu'on se parle.

Elle semble davantage s'adresser à elle-même – ou peut-être au ciel pourpre – qu'à John, qui lui répond néanmoins avec galanterie :

– Je suis sûr que c'est ce que nous ferons toujours.

Mais, au lieu des discussions, débats, badinages ou confidences sur l'oreiller qui ont rendu si délicieux le temps passé en sa compagnie, Sally l'embarque à présent dans un déconcertant maquis d'arguments, de faits et d'explications, un enchevêtrement si dense et épineux que John s'aperçoit qu'il est obligé de se concentrer sur le visage adoré de sa femme plutôt que sur ses mots désespérés.

Il est incapable de suivre, elle parle trop vite, s'attarde sur leurs dépenses et leurs dettes, évoque les crédits qu'elle a souscrits pour sa société et les contrats de pollinisation, le montant de sa retraite à lui, les taxes foncières, les primes d'assurance. Mots et chiffres sifflent tant et tant autour de lui qu'il doit se retenir de les écraser entre ses paumes comme des moustiques.

Délaissant leurs finances, elle embraille sur autre chose – les brûleurs de la cuisinière laissés allumés, la propension qu’il a à errer sans but, les insomnies qui la rongent –, tissant d’étranges liens entre tous ces sujets disparates afin de les investir d’une signification commune qui le dépasse, malgré ses efforts pour garder le fil.

– J’aurais aimé que nous ayons mis plus d’argent de côté, déplore-t-elle, le regard vaguement posé sur les nuages rougeâtres. J’aurais aimé pouvoir prendre ma retraite. Et que nous ayons eu plus de temps ensemble avant que cela n’arrive.

Les regrets de Sally transpercent le cœur de John et, à tâtons, il cherche comment la soulager. Il regarde autour de lui, le plancher en érable, les tapis imprimés, les murs tapissés de livres dont les couvertures lui sont plus familières que cette main sillonnée de grosses veines et étrangement ridée en train de caresser le bras de sa femme. Dehors, au fond du jardin, il aperçoit une rangée de ruches appartenant à Sally, pâles dans le crépuscule.

– Si la vie est une fleur, dit-il, qu’est-ce que l’amour ?

Mais Sally ne fait aucun effort pour deviner, et lorsqu’il suggère : « Le miel », le sourire qu’elle lui adresse en retour est si triste qu’il pourrait à lui seul faire cesser les battements de son cœur.

– Si la vie est une fleur, l’amour en est le miel, ma belle apicultrice, dit-il en admirant son visage.

Au lieu de lui retourner son sourire, elle se montre

alors accablée et ferme les yeux comme si elle cherchait à rassembler des forces supplémentaires.

– Que te faut-il ? lâche-t-il. Que puis-je faire ?

– Oh, John, répète-t-elle, la voix pleine de gratitude, même si la réponse est énigmatique.

Elle a trouvé un endroit qui pourra les aider, déclare-t-elle, un endroit où il sera en sécurité en son absence, lorsqu'elle travaillera ; il pourra y séjourner afin qu'elle puisse dormir autant que son médecin le lui recommande.

Prenant le visage abîmé de John entre ses mains chaudes, elle plante son regard dans le sien.

– C'est la dernière chose que j'ai envie de faire. J'ai essayé de trouver une autre solution, vraiment essayé. Sincèrement, je ne crois pas que nous ayons le choix, mais je veux être certaine que tu es d'accord.

Elle le regarde d'un air implorant, attend une réponse à la hauteur de son désespoir.

– Pour toi, je ferais n'importe quoi, dit-il afin de couper court aux explications de Sally, d'apaiser l'inquiétude sur son visage, et parce que c'est tout simplement la vérité.

Portant la main de sa femme à ses lèvres, il dépose dans sa paume un baiser avant de replier doucement les doigts pour former tout autour un écrin protecteur.

– C'est bien comme endroit, s'empresse-t-elle d'ajouter. Je viendrai te voir aussi souvent que je le pourrai. Je sais qu'ils s'occuperont bien de toi.

Elle marque une pause, paraît chercher des forces, de nouveau.

– Tu es d'accord ? supplie-t-elle. Tu es sûr que ça te convient ?

Il ne sait pas exactement ce qu'elle lui demande, mais la réponse dont elle a besoin est claire, alors il la lui offre de bon cœur, alors il accepte parce qu'il l'aime, parce qu'il veut voir tous les tourments de Sally disparaître.

Empruntant ses mots au *Conte d'hiver*, il lui répète ce qu'il lui a dit à leur mariage : « Je ne peux être moi-même, ni rien pour personne, si je ne suis pas pour toi. » Alors que le soleil happé par l'horizon n'est plus qu'une écharde incarnate et que des rubans couleur de lavande érodent les nuages carmin, il s'émerveille une fois de plus de voir combien les vers que William Shakespeare a composés quatre siècles auparavant pour cet ingénu de prince Florizel entrent en résonance avec ce qu'il éprouve aujourd'hui, à plus de soixante-dix ans, à un demi-monde et quatre siècles de distance de l'endroit où cette romance qui parle de familles déchirées et de deuxièmes chances a été jouée pour la première fois.

Sally se contente d'un soupir. La tête penchée sur leurs mains jointes, elle murmure :

– J'ai tellement peur que ce ne soit difficile pour toi.

– Je serai le modèle de toute patience, promet-il.

En lui tapotant la main, il dit :

– J'endurerai tout.

Des larmes tremblent dans les yeux de Sally. Il les chasse à l'aide de son doigt. Et, du doigt, il trace sur sa joue la voie pour un sourire, invitant la bouche à le suivre.

Longtemps, ils restent assis là ensemble, lovés dans un même silence, les yeux sur le firmament qui luit de couleurs si étranges et si pures qu'elles semblent avoir été acheminées d'un autre monde.

– Encore une chose, dit Sally alors que le dernier rai de soleil vient de s'évanouir derrière les collines qui s'assombrissent, laissant dans son sillage un océan rubis.

– Une seule ? lance-t-il malicieusement.

– J'aimerais contacter Miranda.

– Mir... ?

– Ta fille, s'empresse-t-elle de préciser afin de déjouer le tourbillon vertigineux qui déjà s'est mis en branle dans la poitrine et le cerveau de John, cette panique qui l'étreint de plus en plus souvent, lorsque les choses les plus simples – ces choses qu'il sait qu'il devrait connaître – semblent tanguer hors de sa portée.

– Fille, répète-t-il prudemment, alors que des images floues vacillent dans sa tête – un bébé à l'air sérieux, un nouveau-né qui braille, une fillette tenant un crayon de couleur dans sa main.

– Il faut dire à Miranda ce qui se passe, il faut qu'elle soit mise au courant, insiste-t-elle.

– Miranda, répète John en offrant à chaque syllabe de ce prénom que Shakespeare a créé à partir du mot latin signifiant « merveilleuse » toute l'attention qu'elle mérite, en faisant de son mieux pour accorder à ce seul mot toute la concentration qu'il encourageait ses étudiants à

accorder à n'importe quel texte, premier pas essentiel à son étude. Miranda.

– Cela pourrait vous faire du bien de reprendre contact, suggère Sally, à toi comme à elle. Je suis au courant pour vos brouilles. Mais Londres, c'était il y a dix ans. Beaucoup de choses ont changé depuis. Miranda est adulte aujourd'hui, et toi...

Elle s'interrompt sans achever sa phrase et pose la main sur le genou de John qu'elle secoue d'un geste taquin.

– ...tu te fais vieux. Le moment est peut-être venu d'essayer de nouveau, tu ne crois pas ?

Une adolescente renfrognée joue des coudes pour s'imposer dans la tête de John, ses cheveux violets dressés sur son crâne la font ressembler à un porc-épic électrocuté. *Je t'ai déjà dit*, feule-t-elle depuis la banquette d'un taxi londonien. *J'ai rien à ajouter.*

– Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, poursuit Sally pendant que ce garçon manqué fusille John du regard depuis son coin de taxi, je n'ai jamais rencontré Miranda et je ne peux bien sûr rien promettre, mais elle te manque, je le sais, et je me demande sincèrement si tous les deux, vous ne mériteriez pas une seconde chance.

– Une chance, répète John, pensif, en offrant le mot comme un appât à l'océan dans sa tête, attendant de voir ce qui pourrait bien mordre. Les bribes de textes qui lui viennent, quoique écornées, n'en sont pas

moins lumineuses, un autre cadeau que lui fait une vie consacrée à l'étude. *une chance qui rachète toutes les souffrances que j'ai supportées jusqu'ici afin que vous croyiez à la chance* Comme moi, qui ai cette chance en or, mais sans savoir pourquoi.

Mais avant qu'il puisse identifier quels personnages prononcent ces mots et dans quelle pièce, avant qu'il puisse réfléchir à ce que ces vers pourraient insuffler à sa vie dorénavant, l'image de la gamine boudeuse s'est évaporée de son esprit, et dans le ciel les couleurs prodigieuses s'estompent, elles aussi, le rose se trouble de rouille, les corails et les lilas délicats se fanent sous la voûte noire, telles des pensées en train de se dissoudre.

– Tu es d'accord, John ? insiste Sally quand elle se rend compte qu'il s'est perdu dans les nuages devenus plus sombres. Tu veux bien que j'essaie de joindre Miranda ?

– J'ai essayé, dit-il, sourcils froncés, je l'ai appelée, mais...

– Tu ne veux pas réessayer ?

Il avance à tâtons dans les ombres de son passé qui se délite, essaie de retrouver l'intrigue ou d'identifier les raisons de sa circonspection.

– Elle m'a insulté, annonce-t-il, étonné et amer, quand la vérité flottante apparaît enfin à sa conscience. Il est trop tard maintenant, déclare-t-il à la nuit tombante.

– Pas encore.

Sally lui prend les mains et les porte à son cœur. Il y

a encore du temps. Miranda et toi pourriez encore vous pardonner l'un l'autre et...

Elle hésite une seconde, soudain aussi gênée que si elle avait été à deux doigts de prononcer des paroles déplacées, voire obscènes.

– Oublier, lui dit John comme elle semble incapable de compléter cette formule pourtant si simple. Oublier, c'est le mot que tu cherches, mon amour.

IL EST ASSIS DANS UNE CHAMBRE. Une chambre propre et dépouillée. Un cube net et silencieux au sol de lino luisant, aux murs vert pâle, où l'air est immobile et sans odeur. On dirait presque la cellule d'un moine avec son lit simple, son austère commode, et deux portes ne menant nulle part où il pourrait avoir envie d'aller. Dans cette chambre propre qu'il ne connaît pas, il est assis dans un vieux fauteuil en cuir familier, celui de son bureau, à la maison – son compagnon de toujours, qui l'a suivi d'un déménagement à l'autre, qui a connu d'autres épouses et d'autres vies. Il est assis dans ce fauteuil bien à lui, devant une grande fenêtre donnant sur une vaste pelouse parfaitement tondue et bordée d'un mur recouvert de lierre.

Cet endroit, il n'y était jamais venu – il ne l'a jamais vu, ni dans sa vie ni dans ses rêves.

Amis, quel est ce pays ? C'est ce que demande Viola quand, à demi noyée par la tempête qui a brisé son vaisseau et sans doute tué son frère, elle s'échoue sur un

rivage inconnu. John se souvient de Viola, sémillante héroïne de la merveilleuse tragi-comédie *La Nuit des rois*. Pas le chef-d'œuvre de Shakespeare, bien sûr – puisque, pour les élisabéthains, le mot « chef-d'œuvre » désignait l'œuvre capitale et difficile qu'un apprenti devait réaliser pour recevoir la maîtrise de sa corporation –, mais un opus majeur, une autre pièce maîtresse dans une carrière si extraordinaire qu'elle ne méritait pour qualificatif que celui de miracle.

Dehors, au-delà du mur obstruant l'horizon, le ciel est bleu comme l'éternité. Tant de bleu lui donne le vertige, tout comme essayer de comprendre où il se trouve – si loin d'un amphithéâtre, d'une chambre d'hôtel, ou de chez lui –, dans quelle étrange cellule, emmuré sous quel ciel infini ?

Amis, quel est ce pays ?

– C'est bien comme endroit.

Sally lui avait dit ça. Sally, sa chère épouse, la dernière et la plus extra de toutes, assise à ses côtés sur le canapé de leur salon, les traits de son doux visage contractés par des émotions dont la vue le peinait. Sally, qui tenait si tendrement sa main entre les siennes, qui expliquait, soulignait, proposait, la voix nouée par l'inquiétude. Sally fouillant son regard pour y lire l'assentiment dont elle avait besoin.

Il avait du mal à suivre son raisonnement, du mal même à identifier le sujet dont ils étaient censés discuter, mais il avait néanmoins acquiescé d'un signe de tête

solennel et dit : « Je ferais n'importe quoi pour toi. » Il lui avait assuré qu'il serait le modèle de toute patience, qu'il endurerait tout.

C'étaient cependant les mots d'un roi Lear divaguant. Alors que lui, il est John. John Wilson. John Hubbard Wilson, docteur en littérature, qui a juré de supporter cet étrange revirement de fortune pour l'amour de sa chère Sally.

et je traverserai le feu, ma douce, par amour pour toi et c'est pour l'amour de vous que je suis ce patient porte-bûche ma foi non, ne le haïssez pas, pour l'amour de moi que, par amour pour toi, j'ai versé bien des larmes Les répliques et les expressions lui viennent comme des respirations, comme des cadeaux – parfois, elles surgissent dans leur intégralité et, d'autres fois, elles serpentent dans ses pensées comme la fumée d'un encens se consumant lentement, elles s'enroulent pour prendre un sens fugitif et changeant, qui l'enjôle, l'attire, alléchant et convaincant, alors qu'il est assis là, dans cette pièce inconnue, et qu'il regarde, attend, se souvient. Qu'il essaie toujours de comprendre.

« Celui qui à la fin comprend le mieux l'emporte. » Toujours, à un moment ou à un autre de ses cours d'introduction à Shakespeare, John fait cette annonce. Puis, sans effort, aux commandes de l'amphithéâtre, tenant ses étudiants sous sa coupe par ce mélange de passion et d'iconoclasme qu'en plus d'un demi-siècle il a eu le temps d'affiner, il enchaîne en expliquant : « C'est là l'une des leçons les plus substantielles de toute l'œuvre

de Shakespeare. Nous le voyons dans ses comédies, où ses personnages doivent apprendre à se connaître eux-mêmes, avant de conquérir leur partenaire et d'obtenir leur juste place dans la société. Nous le voyons dans ses romances, où ses personnages en viennent à comprendre le pouvoir du pardon et à quel point la vie est précieuse.

« Et nous le voyons plus explicitement encore dans ses grandes tragédies. *Le Roi Lear*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello* – ces types, c'est certain, mènent des vies imparfaites et meurent malheureux. Sauf qu'ils ne meurent pas dans leur sommeil. Ils ne meurent pas ignorants de leur propre folie ou de la valeur de la vie. Ils meurent au contraire en possession de la plus pleine connaissance de qui ils sont, de ce pour quoi ils ont vécu, des erreurs qu'ils ont commises. Comme Shakespeare nous le rappelle sans cesse, nous allons tous mourir. C'est ce qui se passe pendant que nous vivons qui doit compter – ce que nous apprenons, ce que nous savons, ce que nous finissons par comprendre avant de disparaître. »

Parfois, un souvenir l'enveloppe. Le cliquètement des touches d'une machine à écrire. Les premières gouttes de pluie sur un chemin de terre. Des rires pareils à une bourrasque traversant un amphithéâtre. Souvent ces souvenirs sont semblables à des ombres – feux follets et fantômes se dissolvant alors qu'il essaie de s'en saisir. Mais, de temps à autre, ils se présentent à lui aussi précis que des histoires – lustrés par des décennies passées à les reconvoquer, leur intrigue peaufinée, leurs personnages

rendus intelligibles, leur sujet riche de sens, des souvenirs si vifs qu'il a parfois l'impression de mieux habiter ces scènes avec le recul que lorsqu'il se contentait juste de les vivre. Il a le sentiment qu'enfin il peut leur rendre justice, à présent qu'il a vécu longtemps et appris davantage, à présent qu'il a vu combien tout est changeant, combien tout est éphémère, combien il y a à savoir, à remarquer et à comprendre.

– Je ne sais pas où aller, annonce une voix derrière lui.

C'est la voix d'une femme, que l'âge a rendue chevrotante. Comme l'une des reines malmenées dans *Vie et mort du roi Jean* ou *Richard III*, une voix qui laisse entrevoir des chagrins cachés. Malgré une vive douleur dans sa hanche, John se tourne dans son fauteuil pour regarder la femme, qui franchit le large seuil et s'avance dans la pièce à petits pas traînants, encadrée par la lumière vive et froide du couloir.

– C'est donc là que nous sommes ? demande-t-elle.

Son chemisier pend sur ses épaules osseuses, les jambes de son pantalon battent autour de ses cuisses maigres.

– Arrière, grogne John, va-t'en.

Ne prêtant pas plus attention à lui que s'il était un meuble, elle fait le tour de la pièce jusqu'à ce que son attention soit attirée par deux photos posées sur la commode.

– Qu'est-ce que ça fiche là, ça ? On ne connaît même pas ces gens, geint-elle en attrapant le cadre le plus proche, sourcils froncés.

Comme pour prouver ses dires, elle tend la photo à John et l'incline pour lui montrer le portrait scolaire d'une enfant – une fillette de huit ou dix ans –, couettes de guingois et sourire édenté qui jure avec la vague inquiétude dans ses yeux marron. Les couleurs ont commencé à se faner, comme une vieille ecchymose ou la fin d'un coucher de soleil, mais l'image de cette petite avec son sourire réveille en John une douleur aussi profonde que complexe, elle provoque en lui un désir qu'il ne parvient ni à situer ni à expliquer.

– Sors, ordonne-t-il avec autorité, de cette voix prompte à captiver un amphithéâtre entier d'étudiants de première année. Pars !

Retournant le cadre pour regarder la fillette dans les yeux, la femme s'inquiète :

– Pourquoi donc tout le monde me laisse-t-il sa pagaille ? C'est insupportable, inacceptable !

Elle soupire.

– Mes fils... ils m'ont amenée ici pour m'aider.

Ignorant John, elle s'adresse à la photo, l'irascibilité dans ses traits s'adoucissant face au visage de la fillette.

– Ils disent que j'avais juste besoin d'un peu plus de...

La confusion envahit son visage.

– Qu'est-ce que je fais là ? demande-t-elle à la fillette de papier. Je ne me souviens plus.

Le cadre toujours à la main, elle sort de la chambre. Ses derniers mots semblent onduler dans l'immobilité qu'elle laisse derrière elle, comme l'eau heurtée par une

Les yeux tournés vers la fenêtre donnant sur la pelouse entourée de murs, John la voit sortir d'un bond de la voiture qu'il vient de garer, moteur au ralenti, le long du trottoir.

– Appelle-toi ? lance-t-il malicieusement, ce n'est pas plutôt rappelle-toi ?

– Non, répond-elle en attrapant un sac à dos rose sur la banquette arrière pour le hisser sur ses épaules. Elle secoue la tête d'un air sérieux et insiste : Appelle-toi. Parce que *re*, ça voudrait dire que tu devrais le refaire, comme maman quand elle oublie. Toi, je veux que tu t'appelles du premier coup. J'aime pas qu'on m'oublie.

Une bouffée de regrets le traverse, peut-être est-ce même de l'inquiétude, mais il sait qu'il ne faut pas que déteigne sur sa fille le souci qu'il se fait pour sa mère. « Je m'appellerai ça ! » lance-t-il alors de bon cœur.

L'enfant acquiesce solennellement de la tête avant de refermer la portière. Débordant d'amour, John la regarde traverser la cour de l'école et se perdre parmi ses camarades. En s'éloignant pour rejoindre le campus avec ses classes et ses comités, il est certain qu'il n'oubliera jamais la promesse qu'il vient de lui faire, certain qu'il n'oubliera pas cette attachante et charmante requête.

Mais à présent, coincé ici dans cette chambre étrangère, la promesse le tourmente. Il s'est engagé à s'appeler cette fille à l'air sérieux, mais il ignore absolument où elle peut bien l'attendre, il ignore comment la trouver et ne sait pas non plus exactement qui elle est.

Puis, tout d'un coup, cela lui revient: c'était elle qui avait oublié, pas lui. Il l'avait attendue toute la nuit – il avait en tout cas attendu un fantôme triste ou l'irascible sœur aînée de cette fille. Pendant des heures, il avait tourné en rond dans le salon de leur suite à l'hôtel qu'ils avaient pris dans le quartier de King's Road, s'arrêtant de temps à autre pour contempler Londres et se demander où, dans cette ville immense, elle pouvait bien se trouver, tandis que les minutes s'égrenaient vers le matin et que l'heure de son discours approchait.

Elle s'était perdue. C'était l'explication qu'elle avait donnée quand les policiers l'avaient raccompagnée à l'hôtel le lendemain soir. Elle lui parlait avec une telle défiance qu'on aurait dit que c'était lui le fauteur de trouble et non elle; elle répétait sans cesse qu'elle était simplement sortie se promener. Qu'elle comptait être de retour avant que John et Freya ne rentrent du théâtre où ils étaient allés voir *Comme il vous plaira*, mais elle avait rencontré des gens à Trafalgar Square, des étudiants. Ils étaient allés au pub, et peut-être qu'elle avait bu un verre de trop – elle qui n'avait pas encore l'âge de boire de l'alcool en Californie. Elle s'était perdue en essayant de rentrer à l'hôtel. Elle en avait oublié le nom et la rue.

C'était elle qui avait oublié, se répète John avec un hochement de tête affirmatif. C'était son oubli à elle qui leur avait tant coûté.

Dehors, le soleil brille toujours. Au pied des buissons qui longent le mur couvert de lierre, les fleurs plantées

en rang oscillent et acquiescent. Au-dessus de sa tête, un avion traverse le bleu firmament, laissant dans son sillage une traînée de vapeur blanche et douce comme les boules de coton que sa mère retirait de ses flacons de médicaments. Il se souvient qu'il y avait une fenêtre là-bas aussi, dans cette maison – la maison où il était né –, une grande fenêtre moderne que son père avait installée pour souligner son statut de propriétaire de la plus grande quincaillerie en ville. Une fenêtre panoramique, c'était le nom que lui donnait sa mère, dans la vallée centrale de Californie, au temps où les téléphones étaient accrochés aux murs et le lait livré par les chevaux.

Le petit Johnny qu'il était à l'époque pouvait demeurer des heures devant cette fenêtre panoramique, les mains jointes dans le dos, le menton posé sur la tablette, son souffle troublant parfois sa vue en déposant un brouillard tiède sur la vitre, tandis que Johnny regardait inlassablement dehors, s'imprégnant image par image du spectacle éphémère devant ses yeux – un garçon sur des patins à roulettes, une voiture aux pare-chocs rebondis comme des coussins, un chien s'arrêtant pour uriner contre la bouche d'incendie –, toute cette vie qui s'offrait à son regard à condition qu'il soit sage.

Pourtant, à l'époque déjà, il lui était quelquefois difficile de savoir ce que cela signifiait – être sage –, difficile de savoir comment s'y prendre. Et difficile de savoir reconnaître les moments où il agissait mal. Parfois, son

père grondait et, parfois, sa mère criait. Parfois aussi, ils ronronnaient. Inexplicablement.

Il avait eu un animal de chiffon – il s'en souvient –, un chiot cousu à la main, offert par une tante ayant désobéi aux injonctions à ne rien donner de mignon aux garçons. Toutou joyeux. Il avait appelé son animal de chiffon « Toutou joyeux », il était en velours marron, avec deux yeux brodés au-dessus de son long museau marron. Pendant la nuit, John dormait en sa compagnie et, dans la journée, il le trimbalait avec lui en le tenant par une patte. Parfois, il regardait par la fenêtre en suçotant une de ses oreilles satinées. Seul dans son corps d'enfant, il contemplait le monde.

Il essayait de comprendre.

Dans ses cours d'introduction, après avoir déroulé sa tirade sur l'importance d'apprendre, de savoir et de comprendre avant de quitter la vie, il aime marquer un temps d'arrêt, attendre que ses étudiants approuvent de bon cœur et se penchent sur leurs cahiers, avant d'ajouter : « Mais ça n'est pas si simple, pas vrai ? Car seuls les imbéciles parmi nous échouent à se rendre compte un jour à quel point les humains comprennent partiellement. Tout ce que nous pensons savoir d'une situation, de quelqu'un d'autre ou même de notre propre personne est toujours contraint par ce vieux piège : le point de vue. Tout comme nous sommes tous coincés dans le temps, nous sommes coincés à l'intérieur de nous-mêmes, condamnés à vivre et à mourir prisonniers sous l'épaisseur de nos crânes. »

« Comme le dit Brutus dans *Jules César*, continue-t-il alors, empruntant ses mots avec aussi peu d'efforts que s'ils étaient les siens : *L'œil ne se voit lui-même que par sa réflexion*. Et même si, ici, nous pourrions nous arrêter un instant afin d'admirer avec quelle dextérité Shakespeare fait en sorte que le mot "réflexion" mérite sa place dans cette phrase en suggérant à la fois les miroirs et la contemplation, il nous faut par ailleurs reconnaître que ce que dit Brutus n'est, en réalité, pas très profond. »

Dans le silence studieux, il ajoute alors : « Jamais nous ne pouvons voir directement nos visages, jamais nous ne pouvons nous regarder dans les yeux. Sans les photographies, les films et les glaces, les seuls indices que nous aurions viendraient de ces autres gens. »

Dans un cours magistral réussi, tout est question de rythme et, sur ce point, John a appris à ménager des silences, afin de laisser les étudiants réfléchir à ces idées – d'abord ils les rejettent et leur résistent, puis, quand ils les ont reconnues comme vraies et ont eu le pressentiment de leur portée, ils sont à deux doigts de se perdre dans le vortex qu'elles représentent –, avant de suggérer : « L'imagination seule nous soulage du piège de notre moi. L'imagination seule peut nous offrir l'opportunité d'entrevoir une personnalité ou une âme. »

« Et c'est l'art et la littérature – et Shakespeare –, ajoute-t-il pour répondre au gloussement affectueux et appréciateur traversant l'amphithéâtre, qui nous laissent

imaginer l'humanité chez autrui et nous aident à la trouver en nous-mêmes. »

Ils ont tant à apprendre, ses étudiants. Encore tant à comprendre sur l'ambiguïté, l'interprétation et le lieu où se niche le sens, tant à apprendre sur la comédie, la tragédie, l'histoire et l'amour, aussi – autant sur les affections complexes qui assaillent leur cœur germinant que sur ces œuvres que les critiques appellent des romances, pièces étranges et radieuses écrites par Shakespeare à la fin de sa carrière.

Au fil des ans, il est devenu de plus en plus difficile d'enseigner quoi que ce soit à ses étudiants, alors que tant d'autres choses viennent solliciter leur attention – les technologies nouvelles s'ajoutant aux hormones de toujours – et que la valeur d'une éducation est dissoute dans le tumulte de la recherche d'emploi. Pour certains d'entre eux, le simple fait de manier les règles de la ponctuation et de retenir correctement une citation est désormais un défi. Pourtant, John n'a jamais baissé les bras. À la différence de beaucoup de ses collègues, il n'a jamais perdu sa foi en eux, ni sa passion pour son sujet. Jamais perdu sa conviction qu'étudier William Shakespeare pouvait aider chacun à vivre une vie plus riche.

Peu adhérent encore à cette idée. Dans les cercles universitaires au moins, la conviction que les êtres humains sont capables de grandir et de changer, et la foi en l'art comme carburant de ces évolutions, n'a plus guère le vent en poupe. De nos jours, les humains ne sont presque plus

vus que comme des machines préprogrammées, ou de simples animaux à la merci du langage. Et l'humanisme – cette vision transcendante de l'humain qui pendant plusieurs siècles et dans plusieurs religions a fait l'éloge de la raison, de la responsabilité, de l'art et de l'introspection – a été jeté comme une vieille eau de bain, laissant gésir l'humanité nue et tremblante sur le sol sale.

Il tient ses collègues pour responsables de cette disgrâce – les plus jeunes parce qu'ils l'ont embrassée et les plus anciens parce qu'ils n'y ont pas suffisamment résisté. Et lui non plus n'y est pas pour rien. Il avait eu sa chance, cette fois-là, à Londres, une chance en or. Mais le sort lui a joué un tour, anéantissant tous ses efforts. Les gens aussi l'ont déçu, il s'en aperçoit désormais avec une grimace, ils l'ont laissé tomber et de si déconcertante manière qu'il a depuis longtemps pris l'habitude de ne pas essayer d'y réfléchir du tout.

La pièce dans laquelle il est assis est tellement silencieuse qu'il peut entendre s'égrener le temps, dont le tic-tac ténu s'échappe de la montre qu'il porte à son poignet posé sur ses genoux. Un poignet qu'il a du mal à accepter comme faisant partie de son corps, tant les os en sont saillants sous la peau parcheminée. Il reconnaît davantage la montre – cette bonne vieille Elgin que son père lui a offerte à sa sortie du lycée. Depuis plus d'un demi-siècle, elle marque les secondes de John comme un deuxième pouls, rarement perceptible dans le tumulte des jours. Dehors, un arbre monte la garde, sa ramure

oscillant dans la brise, parée de nouvelles feuilles semblables à des pétales froissés en train de se déplier. Une lumière de milieu de matinée filtre à travers les branches, dessinant une dentelle d'ombres sur la pelouse et à l'intérieur, sur le plancher et sur ses pieds chaussés de baskets. John se met à étudier ces ombres vacillantes, il essaie d'y discerner des motifs, d'en extraire des significations, s'efforce comme il peut de comprendre cette étrange nouvelle histoire. C'est pourtant comme s'il manquait une pièce maîtresse, comme s'il y avait un trou dans le récit, une lacune dans le texte, dans la phrase ou la page égarée dont il aurait besoin pour faire sens de l'ensemble.

Amis, quel est ce pays ?

Il y avait une horloge dans sa salle de classe en quatrième année d'école élémentaire, une petite horloge qui faisait tic-tac, posée comme un gnome rond et noir sur le bureau de l'instituteur. Il se souvient qu'il observait cette horloge gardienne du temps. Mais ce n'est pas un souvenir, non, c'est plutôt le temps qui se dédouble de telle façon que John est encore là-bas à présent – petit Johnny Wilson remuant sur son banc pendant que l'horloge avale ses journées d'écolier, un tic-tac après l'autre.

Il est friand d'histoires, il convoite déjà ces autres vies qu'elles lui permettent de vivre. Pierre Lapin, Tom Sawyer, Winnie l'Ourson, Long John Silver le pirate avec sa bouteille de rhum. Tous les livres auxquels il porte secours dans la bibliothèque délaissée de son

école l'emportent au-delà de lui-même de telle sorte que, lorsqu'il redevient John, il se sent plus vaste.

Plus vaste, il le devient aussi par les mots, leur sens et leur sonorité, par la façon dont ils le bercent, le troublent ou l'enthousiasment, par les sorts qu'ils lui jettent. *Soporifique. Mortifié. Éfélant. Ingénieux.* Chaque fois que l'instituteur demande à la classe de chercher une définition dans le dictionnaire, il met deux fois plus de temps que ses camarades parce que tous les autres mots sur lesquels il pose les yeux sont une source de distraction. *Adamantin. Adamique. Adaptable. Adelphe. Adorer.*

Quand il est désigné pour quitter la classe et nettoyer les tampons à tableau en compagnie de la fille devant laquelle il est en adoration depuis le début de l'année, il s'arrange pour les occuper tous les deux plus longtemps que nécessaire, frappant les rectangles gris l'un contre l'autre avec une diligence qui la fait glousser, frappant et frappant encore jusqu'à ce que plus un seul petit nuage de craie ne s'envole dans l'air chargé de pollen. Quand il se penche pour embrasser la fille, son audace le stupéfie autant que la douceur inattendue de sa joue.

De retour dans l'étrange cul-de-sac temporel, John secoue la tête, encore ébahi par ce baiser. Chez lui, personne ne s'embrassait, on ne le faisait pas non plus beaucoup dans les films à l'époque. Pourtant, sur le moment, lui dérober un baiser quand il serait à court de mots lui était apparu comme inéluctable, l'étape suivante obligée. Alors il avait posé les lèvres contre la joue

de la fille et il était resté comme cela, à attendre. Mais avant que quoi que ce soit d'autre eût pu se produire, l'air d'abord grave, elle s'était écartée, puis, avec un gloussement, elle s'en était allée en sautillant, et il avait dû rapporter seul tous les tampons en classe, le pantalon maculé de craie, les oreilles aussi rouges que s'il s'était appuyé contre un radiateur.

La jeunesse ne dure point. Même si, bien sûr, il ne l'avait pas compris à l'époque. À l'époque, la vieillesse était aussi difficile à admettre que l'amour coulait de source. Quand il s'occupait des tampons de l'instituteur, quand il embrassait cette joue douce, il était un enfant éternel. Il n'avait pas cru qu'il grandirait un jour, n'avait pas cru qu'un jour il se raserait ou conduirait, qu'un jour il quitterait le nid. À l'époque, il lui était plus facile de croire à la mort qu'au grand âge. Même des décennies plus tard, alors que son ventre commençait à s'amollir et qu'apparaissaient les premiers cheveux blancs, asticots dans ses épaisses boucles brunes, il ne comprenait toujours pas vraiment que lui – John Hubbard Wilson – pourrait en fait être vieux un jour. Il ne comprenait pas les douleurs, la chair flasque, et qu'il macérerait dans le million d'indignités infligées par un corps devenu raide et mou, par un cerveau lui aussi dissous. *Sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.*

– Bonjour, John, chante une voix dans son oreille. On se souvient de moi ?

Une femme vient se planter devant lui, une femme

bien portante, tout en rondeurs et rougeaude comme une bergère de la campagne – une Dorcas, une Mopsa, ou une Phébé.

– Bonjour, répète-t-elle en posant une main sur son épaule comme si elle était un pasteur ou une vendeuse de voitures d'occasion. Je suis Matty. Hier, je vous ai dit à demain. Et nous sommes demain, alors me voilà !

Une petite croix en or pend à une chaîne qui se perd presque dans les replis de son cou. Sur le tissu de sa tunique, des chatons vert et rose lèchent des cornets de glace et font la sieste sur des serviettes de plage. Le badge épinglé sur sa poitrine indique MATTY.

– Comment allez-vous aujourd'hui ? demande-t-elle comme John ne répond pas. Comment vous sentez-vous ?

– Quand vais-je pouvoir sortir ? demande-t-il alors à son tour, sèchement, sans prêter attention aux sottises de la femme. J'ai poireauté toute la matinée.

– Oh, je ne sais pas trop, répond-elle d'une voix guil-
lerette.

– Il faut que je sache, insiste-t-il. J'ai du travail. J'ai déjà attendu patiemment, plus que... bien assez longtemps.

– Mais vous venez d'arriver, lance-t-elle, joviale. Hier.

– Hier ? répète-t-il d'une voix vacillante.

Il essaie encore.

– Quel est ce pays ?

– Ce pays ? Elle part d'un grand éclat de rire. Les États-Unis, John. Cette bonne vieille Amérique. Solano, en Californie, plus exactement. Vous avez simplement

traversé la ville. Vous êtes un peu perdu, c'est tout, parce que c'est récent. Tout le monde est désorienté par un déménagement. Accordez-vous encore un peu de temps et ça ira comme sur des roulettes, vous verrez.

– Je ne veux pas de roulettes, rétorque-t-il. Je veux partir. Où est ma... il s'interrompt, cherche un mot digne de ce qu'il ressent, Sally ?

– Votre Sally ? glousse la femme comme s'il avait à nouveau voulu la faire rire. Vous voulez dire votre femme ?

– Oui, oui, c'est ça, s'impatiente-t-il, ma femme.

Ces quelques syllabes lui amènent sur la langue une saveur particulière, mélange d'haleine et de fraîcheur, elles lui évoquent une certaine régularité, le bourdonnement chaleureux et familier d'un foyer. *Ma femme*. Elle était triste, la dernière fois qu'il l'avait vue, son expression comme broyée, son esprit aussi. Le souvenir le trouble. Il est inquiet de ne pouvoir rien faire pour l'aider, prisonnier qu'il est de cette cellule déconcertante. Où qu'elle se trouve, quelle que soit la maison, la pièce, ou le refuge qu'elle s'est créé, il l'espère mieux lotie que lui à présent.

– Elle a dit qu'elle était très occupée à cette période de l'année, avec ses abeilles et tout ça, dit la femme joviale avec un franc haussement d'épaules. Mais vous le savez sans doute déjà. Elle viendra vous voir dès qu'elle le pourra. D'ailleurs, elle a appelé ce matin pour prendre de vos nouvelles.

– J’ai du travail qui m’at...

La femme l’interrompt.

– Et si vous oubliiez un peu votre travail ? Vous travaillez dur depuis des années. Vous méritez des vacances. Pourquoi ne pas vous détendre et profiter d’une petite coupure ?

– Je me suis coupé de mon travail depuis assez longtemps, s’énerve-t-il. S’il vous plaît...

Le ton à vif et suppliant de sa voix l’étonne lui-même. Quelque chose vacille dans les yeux de la femme, mais elle répond avec un aplomb expérimenté.

– Et si on attendait encore un peu avant de faire de nouveaux projets ? Nous allons bien nous occuper de vous ici, je vous le promets. Votre Sally viendra vous rendre visite dès qu’elle le pourra. Et vous savez quoi ? C’est l’heure des petits cachets.

– Petits cachets ? répète John bêtement.

– Oui, de votre traitement, explique la femme en brandissant un petit gobelet en carton, qu’elle secoue pour que John entende s’entrechoquer les pilules.

– Aucun remède, réplique-t-il.

– Si, John, vos remèdes, il va falloir les prendre.

– Aucun remède au monde ne peut te rétablir, continue-t-il, les yeux sur le mur couvert de lierre derrière cette femme qui lui tient compagnie, répétant les mots de Laërte à un prince Hamlet mourant.

– Bien sûr que si, répond-elle d’une voix rassurante. C’est pour votre tension.

En la voyant inquiète quand elle se penche vers lui, John est un instant tenté de céder à sa sollicitude, mais, d'un geste irrité de la main, il la repousse.

– En toi, il n'y a plus une demi-heure de vie, marmonne-t-il pour la simple beauté des mots contenus dans l'éloge pressé de Laërte, à mi-voix, car il est évident que cette gaillarde ne peut pas comprendre.

– L'arme de la trahison est dans ta main, ajoute-t-il, savourant l'étrange réconfort de ces mots crus, imprégnés de toutes les nuances de sens et d'émotions accumulées au fil des décennies qu'il a passées à vivre avec la pièce, au point qu'à présent, comme les couches de couleur d'une peinture flamande, tous semblent briller en lui de leur propre lumière.

– C'est un cachet dans ma main, John. Vous devez le prendre.

Elle lui parle avec la même patience et la même détermination que si elle s'adressait à un enfant.

– Ce n'est pas si mal ici, continue-t-elle en glissant la gélule dans la paume de John, puis en le regardant la déposer sur sa langue avant de lui offrir un verre d'eau.

Une fois qu'il l'a avalée et qu'il lui a rendu le verre, elle lui prend l'autre main, celle qui traînait sur ses genoux tel un objet dont il aurait oublié qu'il lui appartenait.

– Vous vous y plairez bien, dit-elle en serrant un peu ses doigts, quand vous vous serez habitué.

Pourtant John demeure silencieux, il baigne toujours dans *Hamlet*, dans la pitié, l'horreur et la beauté

stupéfiante de cette pièce. La femme finit par lui lâcher la main et s'éloigne.

– Ah, au fait, s'exclame-t-elle en arrivant à la porte, j'ai failli oublier ! Ça va vous remonter le moral...

Elle s'arrête un instant sur le seuil.

– Votre fille a appelé ce matin.

John a un petit sursaut.

– Ma... ? articule-t-il.

– Fille, complète la femme. Elle voulait connaître les horaires des visites, et je lui ai dit qu'il n'y en avait pas – les visiteurs sont les bienvenus à toute heure. C'est bien, non ? Vous avez quelque chose à attendre maintenant – la visite de votre fille.

Elle donne deux petites tapes rapides contre le chambranle, comme on tasse la terre sur une graine tout juste plantée, puis s'en va, laissant John seul avec une nouvelle série de mots qui vagabondent dans sa tête à la manière d'une météo instable. *votre fille superbe fille fille mélancolique fille et héritière fille d'une très rare distinction du barouf contre sa fille où as-tu caché ma fille ?*

« Je crois que nous avons retrouvé votre fille. » C'est ce qu'avait annoncé le plus grand des deux policiers qui escortaient une Miranda pâle et effrayée, mais toujours aussi furieuse, lorsque John avait ouvert la porte de la chambre d'hôtel à Londres.

L'espace d'une seconde, le soulagement de la voir vivante avait pris le pas sur tous les autres sentiments.